

Complément d'enquête

Sylvain Piron

8 mars 2011 à 11:01

Puisque Zébu m'a proposé d'intervenir dans la discussion suscitée par sa présentation de mon article, vu le foisonnement des commentaires, je préfère regrouper ici quelques remarques qui répondent à différents messages. Vous m'excuserez de commencer par donner quelques précisions historiques.

Les théologiens latins du XIII^e siècle ne lisaient pas le grec ; aucun enseignement n'était dispensé dans les écoles ou à l'université. La langue s'apprenait en voyageant, ou auprès de sujets originaires des régions hellénophones du sud de l'Italie. Pour ses traductions (d'Aristote ou du pseudo-Denys), Robert Grosseteste était assisté d'un locuteur grec, qui lui expliquait le texte à traduire. Guillaume de Moerbeke, dominicain flamand qui a fini évêque de Corinthe (une partie du monde byzantin était aux mains des latins après la quatrième croisade), a parcouru les monastères orthodoxes à la recherche de manuscrits d'Aristote dont il a préparé de nouvelles traductions.

Albert le Grand était certes un maître en théologie quand il partit enseigner à Cologne en 1248 ; Thomas d'Aquin qui l'accompagnait allait le devenir à son retour à Paris. Cependant, leur choix épistémologique commun (et il se peut que l'élève ait encouragé le maître dans cette voie) a été de lire les œuvres naturelles et morales d'Aristote en philosophes, selon la « raison naturelle » comme on disait alors, sans aucune référence à la révélation chrétienne. Cette décision leur a valu l'animosité de nombreux théologiens et, au contraire, l'enthousiasme des jeunes maîtres de la faculté des arts. Le courant que l'on désigne comme « averroïsme latin », qui émerge à Paris dans les années 1260, tire précisément une part de son inspiration du commentaire d'Albert sur l'*Éthique*. Il n'est pas exagéré de rattacher à ce courant Dante qui explique, dans la *Monarchia*, que la vie humaine a deux finalités ; l'une dans le bonheur terrestre (qui est en à la fois un bonheur spéculatif de la raison et bonheur pratique de l'exercice de la vertu), l'autre dans l'au-delà. Quoique théologien, Albert n'était pas loin de penser de la sorte. On ne peut donc pas expliquer sa lecture d'Aristote par un « téléos » théologique comme le suggère Zébu. Au passage, pour répondre à une autre remarque : à propos des métaphores économiques du salut, ceux qui lisent l'italien et qui ont un peu de temps devant eux peuvent se plonger dans Giacomo Todeschini, *I mercanti e il tempio. La società cristiana e il circolo virtuoso della ricchezza fra Medioevo ed età moderna*, Bologne, Il Mulino, 2004 (qui ne sera sans doute jamais traduit en français).

Mon interprétation est beaucoup plus simple ; comme bien d'autres lecteurs après lui, Albert n'a pas compris le sens du carré de l'échange ; il lui a trouvé une solu-

tion en introduisant le terme de *valor* qui était absent du texte, mais courant dans le vocabulaire social de son temps. Au passage, il ne s'agit pas d'une erreur de traduction, mais d'un choix d'interprétation. Et ce choix a été répété, presque constamment, jusqu'à nous. Comme les marginalistes semblent être, dans cette affaire, une bête noire de Paul Jorion, je signale qu'on a récemment retrouvé un exemplaire de l'*Éthique à Nicomaque* lu et annoté par Carl Menger : le fondateur de l'école marginaliste viennoise se voulait lui aussi aristotélicien ! (voir Gilles Campagnolo, « Une source philosophique de la pensée de Carl Menger : l'Éthique à Nicomaque d'Aristote », *Revue de philosophie économique*, 2002).

Comme le dit Antoine Y, il n'y pas de dictionnaire d'époque qui peut expliquer la notion de *valor* avant que des intellectuels aient cherché à la construire. L'historien peut cependant chercher à établir le sens des termes en examinant précautionneusement leur usage social. Dans les documents du Moyen Age central, le couple valeur-prix n'a pas les mêmes résonances que l'opposition entre l'être et l'apparence (ou prix de surface et valeur profonde) que critique P. Jorion. Le latin *pretium* est employé au sens de ce qui est donné en échange dans une transaction, qu'il s'agisse d'argent ou d'un paiement en nature. Il est souvent plus évocateur de traduire le mot par « contrepartie ». Quant à *valor*, terme qui n'existe pas en latin classique, les premiers usages concernent des situations qui ne sont pas des ventes. Le plus ancien que j'ai retrouvé, au milieu du XI^e siècle, concerne un échange, à l'intérieur de la ville de Barcelone, entre deux terrains de valeur égale. Dans d'autres cas, il s'agit de la valeur d'un chargement au passage de la douane, ou de la valeur d'un bien volé que le propriétaire doit déclarer sous serment. On peut donc comprendre le terme comme désignant ce qui serait un prix de référence – ce que les théologiens et canonistes appelleront le « juste prix » – dont le prix effectivement payé peut s'écarter en raison des circonstances (et quand Olivi détaille dans son traité les circonstances en question, il mentionne expressément celles liées au statut social). Tel que je comprends la doctrine scolastique, elle me semble encore assez Jorion-compatible. L'erreur, c'est-à-dire pour l'historien, l'anachronisme, serait d'attribuer aux auteurs du XIII^e siècle une compréhension du mot « valeur » telle qu'elle est formulée au XIX^e siècle.

Pour répondre à d'autres commentaires, je précise que le mot a également été employé, dès le XI^e siècle, à propos des personnes, notamment pour exprimer la bravoure guerrière – et tout ce que le latin classique exprimait par *virtus*, en effet. On le trouve également employé au même moment dans un sens plus abstrait, au sens d'une qualité éminente. Pour retracer l'histoire du mot, il m'est arrivé de dresser un arbre généalogique de ses dérivations dans différents domaines.

Un commentaire faisait allusion à Jean Gimpel : effectivement, la période est marquée par des innovations technologiques fortes, qui sont un autre aspect du même processus, dont la clé, selon moi (et Marcel Gauchet) tient à la nouvelle compréhension de l'Incarnation du Christ, qui donne une valeur au monde créé, et légitime l'action dans ce monde et sa transformation par le travail.

Pour finir, une remarque pour Rosebud1871 : le développement d'Aragon sur l'histoire des noms de la pomme de terre s'inspire d'un merveilleux petit livre d'André-Georges Haudricourt et Louis Hédin, *L'homme et les plantes cultivées* (1ère éd. 1943, republié en 1987), que je recommande à tout le monde.

zébu

8 mars 2011 à 11:59

@ Sylvain :

Merci pour ton intervention.

Et pour la réponse à la question : il me semblait que le théologien chez Albert le Grand l'emportait sur le lecteur d'Aristote et le philosophe. Dont acte.

Par contre, la précision sur Menger me semble au contraire renforcer la thèse de Paul Jorion, sur la 'filiation', en particulier des marginalistes, qui fondent leurs thèses justement sur l'existence du concept de valeur, tiré lui-même d'une lecture (interprétation) d'Albert le Grand !

La 'filiation' est donc logique.

Merci aussi pour la précision quant à l'acceptation, encore, par les scolastiques qui l'ont créé, d'un sens de 'juste prix' au concept de valeur mais il reste que le renversement principal est celui-ci : passer d'une analyse du besoin d'échange à une analyse de l'échange de bien.

Qu'il y ait encore un sens de 'juste prix' qui soit donné à ce renversement n'est pas 'illogique' : on voit mal les scolastiques s'exonérer de toute chrématistique ...

La vertu qu'est la justice doit être conservée dans l'échange mais à l'inverse d'Aristote qui le situe dans le besoin d'échanges, les scolastiques l'ont 'transféré' dans ... l'échange des biens !

Ce qui n'a plus rien à voir : un 'juste prix' certes, mais qui n'indique plus la justice des rapports sociaux mais plutôt entre les 'biens' (valeur du travail réalisé par les 'métiers' de la cité médiévale vs valeur de la monnaie utilisée dans cette même cité, dont la signification est différente de celle utilisée dans les cités grecques). Evidemment, ce renversement ne s'est pas cristallisé ainsi si brutalement et des évolutions ont été observées (celle avec Olivi notamment, qui parachève ce mouvement), 'l'intention' des scolastiques l'ayant réalisé étant par nature difficile à prouver (en dehors des écrits).

Est-ce cela ? Ou pas ?

Sylvain Piron

8 mars 2011 à 12:35

C'est bien cela, sur tous les points. Il y a en effet, d'Aristote aux scolastiques du XIIIe siècle, un renversement de perspective qui se produit avec l'introduction du mot « valor » : de la sorte a été pris le pli qui consiste à attribuer à Aristote une théorie de la valeur, dont Menger est un cas particulièrement frappant. Dans ce commentaire, je voulais seulement rectifier ce qui me semblait être une légère distorsion produite par ta présentation. Il serait exagéré de concevoir l'interprétation d'Albert le Grand comme un péché originel qui aurait condamné l'Occident à ne rien comprendre à Aristote sur ce point. Le trajet n'est pas linéaire, il comporte beaucoup de bifurcations et de chemins de traverse. Pour exprimer clairement mes arrières-pensées : je voulais souligner par cette identité de vocabulaire que les scolastiques appartiennent à l'histoire de la pensée économique ; ce qui permet de prendre appui sur eux pour formuler une critique de la science économique contemporaine, qui serait convergente et complémentaire de celle que propose Paul Jorion. Le point crucial est qu'ils ont essayé de penser le champ économique, non pas comme un domaine à part, mais sans jamais le séparer de considérations sociologiques et morales. Un peu de patience, j'ai des travaux en chantier sur ces thèmes.

zébu

8 mars 2011 à 14:27

« Un peu de patience, j'ai des travaux en chantier sur ces thèmes. »

Ehe ...

Si je comprends bien, les scolastiques appartiendraient, d'un point de vue totalement anachronique, à l'économie politique, comme Smith (Paul Jorion d'ailleurs pose aussi comme point de vue anachronique que Smith, concernant la loi de l'offre et de la demande, aurait corrigé la conception des marginalistes).

Reste néanmoins, que même avec l'intégration de facteurs sociologiques et éthiques, les scolastiques ont un point de vue très différent de celui d'Aristote. Point de vue qui, à mon sens, nous enseignerait bien moins sur les mécanismes réels de la formation des prix et partant, d'une économie réellement politique et d'une économie réelle tout court.

Il me semble qu'il y a quand même une rupture qui s'opère entre Aristote et les scolastiques. Et qu'il y ait nécessité de revenir aux sources pour refonder les concepts de l'économie actuelle.

Mais ce n'est qu'un point de vue très partial !

Avec plaisir pour la suite du feuilleton ...